

pondu, ce semble, à ces critiques qui *ne veulent pas être consolés*, qui s'en vont disant toujours et partout que la tragédie a dit son dernier mot, qu'il ne lui reste plus un lambeau de pourpre pour se draper à l'antique, qu'il n'y a plus une goutte de poison dans sa vieille coupe ébréchée qu'elle peut jeter désormais comme fit le cynique de son écuelle de bois.

Mais quoi donc? au milieu de ces propos décourageants et découragés, au milieu de ces lâches discours ne voilà-t-il pas que l'antique Reine apparaît, et, poussant trois grands cris, se dresse de toute sa hauteur, le diadème et la pâleur au front! Au moment même où ils disaient qu'elle avait rendu le dernier soupir, qu'elle était bien morte, cette fois, derrière la coulisse, que le rideau était tombé sur elle comme un linceul, elle parle haut, tout-à-coup, en trois langues; elle retrouve un frisson de Shakspeare, un accent de Corneille, un écho de Racine, les trois grands Dieux! C'est Agrippine qu'on croyait noyée, qui échappe au naufrage, qui se montre tout-à-coup, toute ruisselante de l'eau de la mer, reine et mère outragée, pleine de douleur et de courroux, disant aux *naufrageurs* surpris qu'elle a *nagé vers le bord*! Que disons-nous donc, nous autres, que la tragédie est morte? Honte à nous! C'est bien plutôt nous qui sommes morts à la tragédie, morts aux grands accents, morts aux grandes passions, morts aux fières paroles!

Renonçons donc, renonçons à cette stérile critique de dépréciation, qui met tout au rabais, décrivant sans cesse, — facile et petite besogne, — les œuvres du présent sous ombre de respect pour le passé. Résistons à cette vieille et triste tendance de l'esprit humain à n'accepter que les gloires toutes faites, toutes consacrées, à se montrer incrédule, âpre et dur aux gloires militantes. Soyons pleins de haute estime et de profond respect pour les maîtres des anciens jours, dont